

LA TECHNIQUE
DES TROIS MARTEAUX

Vanessa FUKS

Extrait : Chapitre I

L'ENFANT DU PAYS

Akiko plissa les yeux mais cela ne l'aida pas à y voir plus clair à travers le déluge de pluie qui s'abattait sur son pare-brise. Évidemment, ses balais d'essuie-glace étaient archi-pourris et commençaient à se dépiauter, submergés par l'ampleur du travail qu'ils avaient à accomplir. Elle finit par s'arrêter sur le bas-côté boueux parce qu'elle n'était même plus sûre d'être encore sur la bonne route. Elle déplia son plan pour la énième fois depuis qu'elle avait quitté Morlaix. Sizun, c'était le trou où elle devait aller. Akiko avait rendez-vous à la gendarmerie avec l'adjudant Rieux à dix-sept heures. Elle consulta sa montre, cinq heures moins dix, ça lui laissait dix minutes pour trouver le village et éviter de faire trop mauvaise impression.

C'était de toute façon mission impossible, et pour être à l'heure et pour l'impression, elle devait se faire une raison. Sous ce déluge, Akiko ne pouvait pas songer à jouer les pilotes de formule 1 et pour ce qui était de l'impression, la tronche du capitaine de gendarmerie de Plourin-les-Morlaix lui avait suffi. Un peu le genre de tête qu'on fait quand on force sur ses hémorroïdes. C'était une idée de son boss à Paris de l'envoyer pourrir dans ce trou, entre Noël et le nouvel an, en plus. Pas parce qu'elle était le meilleur profiler de l'équipe, pas parce qu'elle était encore célibataire à trente-cinq balais et qu'il pensait qu'elle ne manquerait à personne au moment des fêtes, non, même pas ! Ce con l'avait envoyée en renfort tout simplement parce qu'elle s'appelait Le Floch et qu'il pensait qu'un patronyme local faciliterait son enquête auprès des indigènes. Merci Lévi-Strauss !

Oui, elle s'appelait Le Floch, le nom de son père dont elle ne connaissait le visage que sur quelques photos mal prises. Un marin au long cours, tellement long qu'il avait carrément oublié de revenir finalement, peu de temps après sa naissance. Elle s'appelait Le Floch, certes, mais son prénom c'était Akiko et ça, ça sonnait plus Fuji Yama que pointe du Raz. Sa mère était japonaise, une artiste égarée en France dans un délire opiacé et créatif post soixante-huitard. Abandonnée par son homme, à mi-chemin entre Yoko Ono et Mme Butterfly, elle avait finalement quitté la rade de Brest avec sa gamine sous le bras pour rejoindre la Capitale, juste après la désertion du matelot Le Floch. Ni elle ni Akiko n'avaient jamais refoutu les pieds en Bretagne, il n'était pas difficile de comprendre pourquoi. En plus du prénom, sa mère avait laissé une empreinte franchement asiatique sur le visage de sa fille. Teint lunaire, longue crinière noire et lisse, yeux bridés, tout y était. C'était pas vraiment facile de la confondre avec Bécassine. Akiko en avait mesuré l'ampleur devant la bouche béante du responsable de l'enquête à la gendarmerie. Déjà que les gendarmes détestaient qu'on leur fourgue un flic dans les pattes, histoire de dire qu'à la cambrousse, ils étaient juste bons à enquêter sur les vols dans les potagers, mais en plus leur envoyer une niaque ! Elle n'avait pas vraiment eu le temps de faire valoir ses états de service exemplaires et son doctorat en psychologie et droit criminel. Son apparition avait entravé la digestion du repas de Noël du capitaine Plouzec. Il lui avait collé le dossier dans les bras avec l'adresse de la gendarmerie de Sizun, où le brave adjudant Rieux avait été désigné comme pauvre pomme pour l'accompagner sur le terrain et ainsi louper la préparation de la Saint-Sylvestre.

Akiko finit par redémarrer la voiture, de peur que la route finisse par se transformer en torrent. Elle se tapa, en plus, plusieurs sorties sous les trombes d'eau pour aller voir de près les panneaux en breton. À l'origine, ils étaient bilingues mais les habitants avaient consciencieusement gratouillé la version française de façon

à la rendre illisible. Les noms de patelins en breton n'avaient rien à voir avec ceux en français que l'on pouvait trouver sur la carte IGN, d'où la déroute d'Akiko. À force de tourner en rond dans un périmètre toutefois réduit, elle finit par trouver Sizun et sa gendarmerie. Elle appuya sur la sonnette et resta à attendre l'ouverture automatique de la porte plusieurs minutes, ce qui acheva de la transformer en naufragée de la pluie. Elle entra et fit mine d'essuyer ses pieds sur le paillason alors qu'elle foutait déjà de l'eau partout tellement ses fringues en dégoulaient. Sur le comptoir devant elle, il y avait un petit sapin de Noël en plastique avec une guirlande lumineuse. C'était le genre de détails à la con sur lesquels elle avait l'habitude de focaliser. Peut-être par déformation professionnelle, peut-être aussi parce que leur présence parlait plus que la plupart des témoins qu'elle passait son temps à interroger. Là, c'était clair. Ce micro-sapin synthétique déplumé trahissait le fait qu'on avait voulu créer une ambiance festive par pur acquis de conscience, sans y mettre une once d'esthétisme ou de bonne volonté. Akiko entendit des pas et l'adjutant Rieux fit son entrée derrière le comptoir. La caricature du gendarme, pas très grand, un peu rondouillard, avec une paire de moustaches dignes des Brigades du Tigre. À part Clark Gable, Akiko ne pouvait pas sentir les moustachus, peut-être à cause de son père qui faisait partie du lot. Après le temps d'arrêt réglementaire à la vue des longs cheveux noirs et des yeux bridés, le brave gendarme réalisa qu'il avait affaire au skud parisien qu'on lui avait promis pour lui pourrir ses fêtes, si ce n'était pas déjà fait avec cette histoire de meurtre sordide.

— Ah, capitaine Le Floch, je commençais à m'inquiéter, depuis le temps que vous êtes partie de Plourin, j'allais partir à votre recherche ! C'est vrai qu'ici quand on connaît pas... Je vous ai trouvé une chambre chez l'habitant, tout près du lieu du meurtre, comme vous me l'aviez demandé, mais c'est vrai que dans le coin, il n'y a pas d'hôtel. Je vais vous y emmener, si vous restez bien derrière moi, cela devrait aller je pense. Nous pourrions commencer sur l'enquête demain...

Ben oui, il était déjà six heures moins vingt, ce brave adjutant Rieux avait fait dix minutes de rab pour l'attendre et en plus il devait l'accompagner. Au moins vingt minutes encore que le ministère de la Défense ne lui solderait pas. Akiko ne pouvait pas espérer en tirer plus pour aujourd'hui.

Akiko aimait être au calme quand elle enquêtait. Elle fuyait les chaînes d'hôtels tout confort où s'agglutinaient les journalistes comme des mouches sur une merde de chien. Le gîte était à la hauteur de ce qu'elle escomptait, une ferme paumée dans la campagne à plusieurs kilomètres de Botmeur, sur la route de La Feuillée. Il n'était mentionné sur aucun guide touristique. Quitte à se plonger dans l'ambiance terroir, autant le faire vingt-quatre heures sur vingt-quatre. La vieille qui lui ouvrit la porte ne marqua pas de surprise en découvrant le visage atypique de sa pensionnaire. La mamie, qui devait approcher l'âge à trois chiffres et qui marchait toute cassée en deux par le poids des années et l'ostéoporose, fit un effort digne des jeux Paralympiques pour gravir l'escalier et lui montrer sa chambre. Elle se fendit ensuite de trois mots de bienvenue, sur un ton plus rêche que la laine du châle qui lui couvrait les épaules.

— Vous donnerez vos habits pour qu'ils sèchent au poêle, là-bas, en bas.

Akiko essaya un sourire que la vieille ne rendit pas. Elle entra dans la petite pièce. La chambre était entièrement équipée de meubles de pays en bois lourd et foncé, très travaillé. Le genre qui vous démonte une épaule quand on les bouge de trois centimètres mais qui, eux, ne se démontent pas, en revanche. Ikea était encore inconnu en cette terre d'irréductibles Celtes. Akiko se débarrassa de ses vêtements trempés et prit dans sa valise un vieux jogging en vinyle jaune qui lui faisait honte, mais qu'elle adorait porter quand elle était sûre ne pas être dérangée par un esthète de la mode. La seule compagnie prévue au programme étant la mamie au tablier fleuri hors d'âge et chaussée de pantoufles à carreaux par dessus les bas de contention, Akiko pouvait vêtir son habit de lumière sans problème. Elle posa le lourd dossier sur le lit et s'y vautra avec délectation. Il devait y avoir au moins quatre couches de couvertures sous le couvre-lit. La vieille devait se dire que les Parisiens étaient de pauvres créatures dénaturées par la mal-bouffe et la pollution, fragiles et très frileuses. Akiko déboucla la chemise cartonnée et se plongea dans la lecture du dossier.

Le meurtre datait déjà de trois jours, le jour de Noël. Un homme de cinquante-trois ans, Loïc Postik, célibataire, maréchal-ferrant de son état, avait été retrouvé décapité dans sa cuisine. Son voisin, qui était

venu lui apporter un reste de bûche de Noël, avait fait la macabre découverte. La tête du type avait disparu, par contre, l'arme du crime était restée sur les lieux. Une faux, la lame montée à l'envers. Le légiste avait confirmé qu'il s'agissait bien de l'outil qui avait décapité le malheureux. L'enquête était au point mort, pas de mobile, pas de témoins. Les gendarmes avaient bien mis vingt-quatre heures en garde à vue un dénommé Kieran Guissouarn, lui aussi maréchal-ferrant, trente-huit ans, célibataire. Bizarre cette histoire de célibat des forgerons, les femelles devaient manquer dans le coin ou bien c'était l'odeur de la corne brûlée qui ne leur plaisait pas. Le type en question, installé à quelques kilomètres, était un concurrent du premier. Certes, enfin de là à le décapiter pour ça, il fallait vraiment qu'ils n'aient rien eu d'autre à se mettre sous la dent, les gendarmes. Malheureusement pour eux, ce suspect numéro un avait été mis hors de cause et relâché. Et on avait appelé Paris à la rescousse. Autre détail important mentionné par le zélé gendarme rédacteur, seul le chien de la victime, un labrador noir répondant au nom de Snoopy manquait à l'appel. Sinon, rien n'avait, a priori, disparu dans la maison. « A priori », car la victime vivait seule, c'était d'après le témoignage de son voisin, celui qui lui avait apporté la bûche, que l'enquête avait conclu à l'absence de vol. C'était dire le niveau de précision des renseignements ! Suivaient quelques photos bien gores de la victime, sur place et dans la salle d'autopsie. Akiko considéra les clichés. Le corps sans tête était d'abord présenté dans la cuisine, effondré sur la table de bois brut. La pièce semblait avoir été repeinte en rouge, mais ce n'était que le sang du malheureux, ce qui indiquait qu'il avait été décapité vivant. On le revoyait ensuite sur plusieurs clichés du légiste, dans la pâleur glacée d'une salle d'autopsie. Une dernière photo montrait la fameuse faux, appuyée contre un mur. La lame était effectivement dirigée vers l'extérieur. Déjà, Akiko ne connaissait plus grand monde qui fauchait l'herbe avec une faux, eut égard à l'invention du microtracteur, mais surtout, il était évident que cet outil n'avait pas été créé pour faire de la fenaison. C'était une arme pour tuer.

Akiko referma le dossier et s'étira, sale temps et sale histoire ! Elle mit ses horribles chaussons à tête de lapin. Un cadeau d'un de ses ex, totalement kitsch, qu'elle gardait pour les grandes occasions et qui allait parfaitement avec son jogging jaune. Elle fit ensuite un tas de son linge mouillé et descendit à la cuisine. La mamie y était, faisant mijoter je-ne-sais-quoi sur son fourneau antédiluvien, les yeux rivés à un poste de télé placé juste sous un crucifix, sûrement histoire d'en éloigner les démons. Tout en touillant sa tambouille, la vieille marmonnait des trucs et, au bout de plusieurs secondes, Akiko comprit que c'étaient les réponses aux questions de ce brave Julien Lepers. La vieille se retourna et jeta un bref coup d'œil sur les chaussons avant de s'emparer du linge mouillé et de l'étendre sur un fil, tout près de la cuisinière.

— C'est pas trop de la bonne qualité tout ça, ça va sûrement rétrécir !

Akiko n'osa pas ajouter que ça allait surtout sentir le graillon, elle ne voulait pas contredire la nouvelle mère Denis. La vieille était d'humeur plus badine, peut-être à cause du petit verre à liqueur vide qui trônait sur la toile cirée de la table.

— Vous avez bien fait de descendre, je mange de bonne heure, faut pas traîner sur le Yeun Ellez quand le soir tombe !

Akiko réalisa seulement que la pauvre grand-mère vivait seule, à quelques kilomètres du type décapité. Pourtant, elle n'avait pas l'air terrorisée.

— Le quoi ?

La vieille eut un petit sourire en coin, elle sentait qu'elle avait piqué la curiosité d'Akiko et cela lui laissait espérer une bonne conversation, comme elle n'avait pas dû en avoir depuis un moment.

— Le Yeun Ellez, la tourbière de l'Enfer, vous êtes en plein dedans !

La vieille eu un rictus de satisfaction en voyant la tête que fit Akiko. Elle s'empara d'un deuxième verre et d'une bouteille sans étiquette, qui contenait un liquide sirupeux jaune pisse. Elle continua ses explications.

— Au milieu de Yeun Ellez se trouve le Youdig, la bouche de l'Enfer. C'est un peu comme dans la chanson de Sardou sur l'Irlande, vous savez.

Akiko n'était pas très branchée Sardou. Elle haussa les épaules, du coup la vieille poussa la chansonnette.

— Un peu d'enfer pour les vivants, le conemaraaaaa...

Pour faire passer le refrain éraillé, Akiko but une gorgée de l'apéritif maison que lui avait servi la grand-mère. C'était à la fois âpre et sucré. Les yeux de la vieille, à peine remise de sa prestation, brillaient de malice.

— C'est de l'hydromel, la boisson des fées...

Akiko n'était pas sûre de tout suivre, surtout après le deuxième verre d'hydromel que la vieille lui avait servi. La mamie mit la table, à la télé on était passé aux informations régionales. Bien sûr, le présentateur, raie sur le côté et bien propre sur lui, évoquait le meurtre du maréchal-ferrant. La vieille servit à Akiko la mixture odorante qu'elle avait cuisinée, directement dans son assiette, à l'aide d'une grosse louche. C'était une sorte de civet marron avec des carottes qui surnageaient parmi les bulles grasses. Le genre de plat de la campagne qui tient bien au corps et entretient la couche de gras pour l'hiver.

— C'est du sanglier qu'a tué mon petit fils, cent vingt kilos qu'il faisait !

Akiko goûtât le plat avec précaution. Cela ne ressemblait pas vraiment à ce qu'elle avait l'habitude de manger. Elle était plutôt du genre « chinois à emporter » mais elle dut reconnaître que ce n'était pas mauvais. En face d'elle, la vieille était absorbée par la météo locale qui annonçait encore de la pluie. Elle haussa les épaules.

— Il en faut, c'était trop sec de toute façon.

Akiko se demandait comment on pouvait qualifier de sécheresse les torrents de flotte qui se déversaient sur les routes. Outre la météo, elle avait plutôt envie de savoir ce que la vieille femme pensait du meurtre de son voisin. La mamie, sans lâcher sa fourchette, fit une grimace.

— C'est l'Ankou !

Akiko avait l'impression d'être dans un film en VO sans sous-titres.

— Qui ça ?

La vieille secoua la tête, visiblement atterrée par l'inculture de son invitée.

— L'Ankou, le messenger de la mort. La faux, le forgeron, Noël, ça vous dit rien ?

Ben voyons ! Akiko haussa à nouveau les épaules, larguée. La mamie était limite de s'emporter.

— Le Floch, c'est pourtant un nom de chez nous ! Qu'est-ce qu'il vous a appris le curé, au catéchisme ?

Akiko n'avait jamais mis les pieds au catéchisme. En fait, elle ne fréquentait les églises que pour les mariages, les baptêmes, voir les enterrements de ses collègues. Elle n'était pas très sûre toutefois qu'on apprenait aux gamins du catéchisme des histoires de messagers de la mort qui décapitent des forgerons, avec des faux à l'envers, le jour de Noël. Quant à son patronyme, c'était trop long à expliquer. Elle essaya de repasser à des choses plus concrètes.

— Mais vous le connaissiez bien, Loïc Postik ?

Le visage de la vieille se ferma. Elle sauça son assiette avec une grosse mie de pain.

— Il habitait à côté.

Merci pour le scoop ! La mamie n'avait pas vraiment envie de causer de son voisin, ou alors c'était de parler à un flic qui la rebutait. Akiko avait l'habitude de ce genre de retranchement, elle décida de la brancher à nouveau sur son messenger de la mort. Il y avait peut-être tout de même des infos détournées à récolter de ce côté-là. Elle regretta presque aussitôt son idée. La grand-mère se métamorphosa aussitôt en Pierre Bellemare et lui parla toute la soirée d'un vieillard desséché qui conduisait une charrette brinquebalante tirée par deux chevaux où il entassait les morts. Le type en question avait autrefois en effet, occis un forgeron qui avait eu l'amabilité de lui ressouder sa faux après minuit, le jour de Noël. Même que c'était pas bien, parce qu'il ne faut pas travailler ce jour-là. Bonjour la métaphore de la punition divine pour qui avait manqué aux commandements ! Salée l'addition ! La mamie enchaîna sur quelques autres anecdotes du même acabit, où le veinard qui avait rencontré l'Ankou finissait toujours dans sa charrette, dans un délai plus ou moins rapide. Le boulot de l'Ankou restait pourtant très actuel, soumis à la précarité de l'emploi, puisque le dernier mort de l'année devenait l'Ankou de l'année suivante.

Ce fut Mireille Dumas qui sauva Akiko de l'overdose de légendes celtiques. La mamie fit faire à sa chaise une rotation de 180° pour regarder la présentatrice interroger gentiment ses invités à problèmes. Ignorant alors totalement son hôte, la vieille se mit à commenter tout haut les déclarations des uns et des autres. Akiko devina qu'elle devait passer la plupart de ses soirées ainsi, en dialogues univoques avec les occupants de la petite boîte à images. Comme elle n'avait pas envie de s'attarder, Akiko en profita pour lui souhaiter une bonne nuit et traîna ses chaussons-lapins jusqu'à sa chambre.

Akiko se mit au lit sous la couche de couvertures qui pesait le poids d'un cheval mort mais elle était trop crevée pour avoir envie de bouger. Elle avait l'habitude de dormir seule, de toute façon. Non pas qu'elle fut totalement repoussante, ceux qui appréciaient son type eurasiens la trouvaient même plutôt bandante. Elle n'était pas vraiment faite pour la vie de couple, c'était plus une constatation qu'un sacerdoce. Difficile de savoir si c'était dû à son métissage, à l'abandon de son père, elle n'aimait pas faire dans la psycho de bazar. Akiko avait du mal à garder un homme à la maison. La vie avait fait d'elle une guerrière, un samouraï. Elle avait cette espèce d'assurance dans les gestes et dans le regard, des manières un peu hussardes qui dérangent la plupart des mecs sur le long terme. Sa meilleure copine le lui avait bien dit que ça ne se faisait pas de fumer un cubain après avoir baisé, les pieds sur la table de nuit. Akiko était comme ça. Pas le style à onduler mollement du vagin pendant que le mec prenait son pied tout seul. Elle n'appelait personne « mon amour » et ne faisait pas de petits bisous dans le cou. Elle ne faisait jamais de bisous tout court. Elle préférait user sa salive à autre chose. Au boulot, ils l'avaient surnommée « le Tosa », du nom d'un chien de combat japonais interdit en France. C'était sans appel et certainement sans avenir. Pas franchement réjouissant mais pas de quoi en chialer quand même. Exilée dans ce trou paumé, elle pouvait mesurer l'amplitude de sa solitude par rapport à Paris où elle trouvait toujours un troquet ouvert et éventuellement une braguette dans le même état, quand elle avait trop le cafard. À force, ça pouvait tourner au glauque, ces aventures de portes cochères. Une petite mise au vert ne pouvait pas lui faire de mal. Akiko éteignit la lampe de chevet et resta quelques instants à apprécier la qualité du silence environnant. Seul le bruit de la pluie sur les ardoises du toit s'immisçait dans la chambre. Akiko s'endormit comme une souche et malgré les histoires sordides de la grand-mère, ne fit aucun cauchemar.